

Lucie Godbout (dir.) : *Les folles Alliées*

Lucie Robert

Volume 6, numéro 2, 1993

Enjeux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057759ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057759ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, L. (1993). Compte rendu de [Lucie Godbout (dir.) : *Les folles Alliées*]. *Recherches féministes*, 6(2), 181–183. <https://doi.org/10.7202/057759ar>

Aux divergences entre les féministes canadiennes et les féministes québécoises s'ajoutent les reproches adressés par les féministes canadiennes membres de minorités aux féministes blanches. Le texte de Patricia A. Monture-Okanee, « *The Violence We Women Do : A First Nations View* », est particulièrement percutant à cet égard. Au départ, elle devait traiter de la question de la violence faite aux femmes, mais elle aborde plutôt la question de l'ethnocentrisme du mouvement féministe actuel, de son racisme et de la violence qu'il crée en tentant de séparer le genre de l'ethnie. Selon l'auteure, le genre ne transcende pas l'ethnie. Elle ne peut pas se séparer en deux, être une femme, puis être membre des Premières Nations; elle est les deux à la fois. Elle rejette la définition de la violence des femmes blanches et réclame le droit de définir ce qu'est la violence faite aux femmes des Premières Nations et des minorités, une violence différente de celle que peuvent vivre les femmes blanches. Les féministes blanches ont-elles imposé aux féministes membres de minorités un seul modèle, comme les hommes l'ont fait aux femmes? La question de l'ethnocentrisme du mouvement féministe, tant canadien qu'américain, interpelle toutes les féministes qui doivent réfléchir à ce problème.

Loin de constituer une faiblesse, les divergences au sein du mouvement féministe canadien et québécois doivent plutôt être vues comme autant de possibilités de discussions et de réflexion. D'ailleurs, comme plusieurs participantes l'ont affirmé, ces divergences rappellent aux femmes qu'elles ont encore beaucoup de pain sur la planche et qu'elles doivent assurer la relève. En permettant la diffusion de différents points de vue, cet ouvrage participe à l'effort de réflexion qui doit animer le mouvement féministe.

*Louise Langevin
Faculté de droit
Université Laval*

Lucie Godbout (dir.) : *Les Folles Alliées*. Montréal, les Éditions du Remue-ménage, «Collection De mémoire de femmes», 1993, 320 p.

La mémoire théâtrale est courte. En tant que spectacle, le théâtre est normalement inscrit dans l'éphémère : une pièce est produite pour un nombre de représentations limité et, d'ailleurs, aucune de ces représentations n'est exactement identique à la précédente. Rarissimes sont les spectacles fixés dans l'histoire par des supports technologiques, le plus souvent vidéographiques, qui, cependant, ne peuvent saisir que des fragments de représentation. À un point tel que l'on a fini par « fétichiser » le texte dramatique et, comme le permettait une longue tradition littéraire, à ériger une synecdoque en objet d'études, c'est-à-dire à confondre le théâtre avec un de ses éléments, le texte dramatique. Il faudrait encore préciser que, sur trois textes produits à la scène, en moyenne un seul est publié. Tout cela signifie que notre mémoire théâtrale est fondée sur une toute petite partie de ce qui constitue le théâtre dans son ensemble et qu'on ne peut pas tout simplement postuler que la partie oubliée n'est que la moins intéressante.

Est oublié tout ce qui n'est pas littéraire en premier lieu, c'est-à-dire la dimension spectaculaire dans sa presque totalité : décor, costume, musique, scénographie, mise en scène, chorégraphie, mais aussi la relation avec le public. Seront oubliés du même coup les spectacles qui mettent l'un ou l'autre de ces éléments au premier plan : performance, comédie musicale, danse-théâtre, mime, théâtre de rue, agit-prop et dérivés. À quelle catégorie appartiennent les Folles Alliées, dont le travail se situe quelque part entre le théâtre engagé et le spectacle de variétés? La réponse s'impose d'elle-même : celles qui n'ont pas eu le bonheur d'assister à un de leurs spectacles, soit parce qu'elles sont trop jeunes, soit parce qu'elle habitaient trop loin, soit pour toute autre raison, n'avaient jusqu'à présent pour se familiariser avec ce travail que les textes précédemment publiés de *Enfin duchesses !*⁴ et de *Mademoiselle Autobody*⁵, un disque 45-tours (sur étiquette Les Folles Alliées) et deux vidéos produits par Vidéo-femmes, ceux de *Enfin duchesses!* et de *La Publicité s'excite*. Un troisième film, *C'est parti mon sushi ! Un show cru*, a été produit par l'équipe de Jean-Jacques Sheitoyan, mais il dort depuis toujours dans les archives de la télévision Quatre-Saisons, n'ayant jamais été diffusé. L'ensemble forme un corpus-témoin impressionnant quand on le compare à d'autres. Mais comme la diffusion de corpus-témoin est restreinte à cause des contraintes aussi bien économiques que techniques, il devient difficile d'avoir accès à l'un ou l'autre de ces documents. Pour ces raisons notamment, la troupe de théâtre Les Folles Alliées demeure mal connue.

La publication par Lucie Godbout d'un livre intitulé *Les Dessous des Folles Alliées*. Un livre affriolant poursuit néanmoins cette opération visant à fixer le travail des Folles Alliées dans la mémoire collective. Car il faut reconnaître ici l'effort particulier consenti par ces femmes conscientes de la nécessité de faire l'histoire, dans ce cas-ci du mouvement des femmes bien plus que du théâtre québécois, – mais l'urgence n'est-elle pas là justement? –, et de conserver à cette fin le plus d'« artefacts » possible. Le terme d'« artefact » est ici une métaphore, bien entendu, mais il désigne néanmoins l'esprit dans lequel l'ouvrage a été produit. Lucie Godbout fut elle-même une des folles alliées, donc un témoin actif des événements. Agissant en quelque sorte comme un chiffonnier, elle raconte, – le mot est important –, l'aventure de la plus récente des troupes de théâtre féministe du Québec, comme l'annonce une de ses narratrices : « Moi je dis ça comme ça, en vrac, je ne suis pas sociologue, mais collectionneuse. J'aime les scrap-books » (p. 129) Aussi doit-on d'abord lire *Les Dessous des Folles Alliées* comme une œuvre de mémoire cherchant à fixer autant de dates, de noms de personnes, de lieux, de circonstances et d'événements que possible.

Et puis, on peut le lire encore comme une œuvre, née du travail des Folles Alliées. Godbout est ainsi fidèle à son sous-titre, *Un livre affriolant*, en offrant un

4. Les Folles Alliées, *Enfin duchesses ! Comédie musicale*, Québec, Les éditions des Folles Alliées, 1984, 111 p.

5. Les Folles Alliées, *Mademoiselle Autobody. Comédie musicale*, Québec, Les éditions des Folles Alliées, 1987, 130 p.

ouvrage plein d'humour. Quelques-uns des personnages les plus pittoresques mis en scène par les comédiennes sont promus au rang de narratrices et l'effet de style ainsi obtenu est des plus réussis. Ginette Tremblay, la collaboratrice constamment cachée, fuyant un ex-conjoint brutal, et Phéda Simard, octogénaire, sorte de vieille dame «indigne», reprennent vie à travers leurs récits et commentaires parfois acérés. De même, surtout peut-être, le milieu théâtral prend vie, non pas à travers ses productions scéniques, mais au contraire en coulisses, dans les diverses étapes à franchir pour finaliser la production et garantir le financement des spectacles. L'expérience des Folles Alliées, constamment à la frontière du professionnalisme, en marge des théâtres dits «institutionnels», mais en même temps trop expérimentées pour être considérées comme des amateurs ou des professionnelles en émergence, ressemble ainsi étrangement à celle de nombreux groupes de femmes dans leur milieu propre. Cette histoire-ci concerne des comédiennes que le succès conduira, entre le 8 mars 1980 et quelque date en 1990, jusqu'à la scène du Spectrum de Montréal, mais que les difficultés du milieu, et les occasions ratées, telle celle du Festival Juste pour rire en 1990, étoufferont à la longue. À ma connaissance, il n'y a pas d'autres ouvrages qui mettent ainsi en évidence les conditions économiques et techniques du travail théâtral.

Les choix de l'auteure entraînent cependant des effets négatifs. J'avoue avoir été profondément agacée, tout au long de ma lecture, par le caractère d'auto-consécration que confère au livre la reproduction des nombreuses lettres sollicitées auprès des femmes qui ont appuyé la démarche des Folles Alliées, à un moment ou à un autre de leur carrière. De même, l'iconographie de l'ouvrage, une quinzaine de photos, se contente de présenter divers «portraits de groupe»; on n'y trouve que trois ou quatre photos de spectacle. Le livre est chiche en information sur le travail artistique et politique des Folles Alliées. On aurait souhaité que les divers spectacles y soient présentés, en tant que projet artistique et en tant qu'intervention politique; que l'iconographie permette à celles qui n'étaient pas là ou à celles qui ont la mémoire trop courte de (re)voir le travail de scénographie et de mise en scène. Et pourquoi s'interdire l'analyse? Je sais bien que la chose est démodée, mais est-elle pour autant devenue inutile? La qualité documentaire de l'ouvrage laisse à désirer. Certaines s'en moqueront sans doute, mais cela entraîne également des problèmes de cohérence interne, ce qui est plus grave. On ne sait pas toujours clairement de quoi il est question.

Les Folles Alliées avaient réussi à faire rire là où on aurait dû pleurer, en développant un humour caustique, en décapant les attitudes les plus « ordinaires » de toute « bonne conscience ». Sur le plan artistique, elles ont été, en plus politiquement engagées, les héritières des défunt(e)s « Girls » de Clémence DesRochers. Sur le plan politique, elles sont celles par qui l'humour a acquis ses droits au sein d'un mouvement féministe autrement plutôt sérieux. Sauf dans sa facture, et de manière occasionnelle, le livre de Lucie Godbout ne traduit ni l'une ni l'autre de ces deux dimensions fondamentales de leur travail. La mémoire court le risque d'en souffrir et le public celui d'être déçu.

Lucie Robert
Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal